

LE NOM DE PIGGLE :
RECONSIDÉRER LE CAS CLASSIQUE DE WINNICOTT À LA LUMIÈRE DE QUELQUES
CONVERSATIONS AVEC L'ADULTE « GABRIELLE »

Traduction de Cynthia Bourdais : The name of the piggle : reconsidering winnicott's classic case in light of some conversation with the adult « Gabrielle » - Deborah Luepnitz

Publié en 2017 in The International of Psychoanalysis (Accepté pour publication 3 janvier 2017)

Mots-clés : Winnicott, The Piggle (Le cochon ?), jeu, transmission transgénérationnelle du traumatisme, Lacan, le nom du père, la famille até, New Middle Group.

Accepté pour publication le 3 janvier 2017

A l'occasion du 40ème anniversaire de sa parution, l'auteur relit *The Piggle* de Winnicott - un cas d'« analyse à la demande » avec une enfant souffrant de terreurs nocturnes psychotiques – à la lumière de nouvelles informations concernant la patiente. Les conversations entre l'auteur et « Gabrielle » explorent deux domaines que Winnicott ne considérait pas comme prioritaires : la transmission transgénérationnelle de la pathologie/du traumatisme, et la manière dont le langage, en général - et les prénoms en particulier - organisent la subjectivité individuelle. La question soulevée est de savoir dans quelle mesure Winnicott – qui qualifiait le traitement de « psychanalyse partagée » en raison de l'implication des parents – a pensé la pathologie elle-même comme « partagée ». L'objectif n'est pas de supplanter, mais d'élargir la compréhension que Winnicott avait de ce cas, en s'inspirant des apports de Lacan et d'autres.

Une anecdote favorite raconte qu'un enfant a été envoyé à Donald Winnicott parce que son père se plaignait de mauvaises manières à table. Winnicott a conseillé à son patient de réciter ce qui suit à son père :

Je mange mes petits pois avec du miel,

Je l'ai fait toute ma vie,

Ça donne un drôle de goût aux petits pois

*Mais les garde sur le couteau.*¹ (Anderson, 2015, p. 371)

1.Cette anecdote, racontée par Marion Milner, a été découverte par le Dr Margaret Boyle Spelman dans les archives d'Enid Balint, comme le décrit le podcast suivant : Margaret, « The Work of Donald W. Winnicott' » interviewée par Berna O'Brien. Forum irlandais pour la psychothérapie psychanalytique (Podcast, Real Smart Media, Dublin, 23 avril 2016), URL <https://m.soundcloud.com/real-smart-media/ifpp-donald-winnicott-margaret-boyle-selman-berna-obrien>. Il a été cité par Anderson (2015).

Le psychanalyste du jeu (play), connu pour rouler à bicyclette avec les pieds sur le guidon, ne voyait pas la pathologie comme de simples peccadilles. Cependant, lorsqu'un enfant était réellement malade, Winnicott recommandait une analyse cinq fois par semaine. La tension entre sa croyance dans le potentiel thérapeutique de l'analyse d'enfants et sa confiance dans la résolution naturelle des problèmes est illustrée, par excellence, dans l'étude de cas connue sous

le nom de The Piggie. Il explique dans l'introduction du livre : « *Une fois que l'enfant a commencé le traitement, on perd de vue la richesse de la symptomatologie que présentent tous les enfants qui sont bien soignés au sein de leur propre foyer. Il se peut que le traitement d'un enfant interfère en fait avec quelque chose de très précieux qui est l'aptitude du foyer à tolérer et à faire face aux états cliniques de l'enfant... (1977, p. 2) »*

Publié en 1977, The Piggie est toujours enseigné dans des cours à travers le monde et n'a jamais cessé d'être publié. Ses admirateurs ne se limitent pas non plus aux analystes d'enfants. La philosophe Martha Nussbaum l'a qualifié de « *l'un des grands exemples de la littérature anglaise d'un adulte entrant dans le monde sauvage et conflictuel d'un jeune enfant* » (2003, p. 159).

La romancière graphique à succès, Alison Bechdel, qui a présenté Winnicott aux lecteurs profanes dans « *Are You My Mother ?* » s'est dessinée elle-même en train de réfléchir : « *Je suis curieuse de savoir si « Gabrielle » aurait pu écrire au sujet de son analyse avec Winnicott... Peut-être que son traitement était si efficace qu'elle n'avait pas besoin d'écrire à ce propos... Elle est probablement juste partie vivre sa vie quelque part* » (2012, p. 156).

Bechdel n'est pas la seule lectrice captivée par The Piggie au point de se demander ce qu'il est advenu de l'adulte. Quarante ans après la publication du livre, je propose de reconsidérer cette situation clinique, à la lumière de ma communication de 2015 à nos jours avec l'adulte Gabrielle, qui est son véritable prénom. Elle a été « *occupée à vivre sa vie* » - en tant que psychothérapeute psychodynamique à Londres.

Résumé du cas

Winnicott a accepté de voir Gabrielle, surnommée « The Piggie », à l'âge de 2 ans et 4 mois, en réponse à la description de ses parents d'un changement de personnalité et de terreurs nocturnes qui ont pris deux formes. Premièrement, elle craignait une « *maman noire* » qui vivait en elle et la rendait noire. Deuxièmement, elle avait peur des trains et du « *babacar* » - un mot inventé qui, selon sa mère, pourrait combiner « *voiture pour bébé* » et « *voiture noire* » : « *baby car et black car* ». Elle pleurait : « *Parle-moi du babacar. Tout sur le babacar !* » Et : « *Maman, pleure à propos du babacar* (p. 6-7) ». Les terreurs nocturnes ont commencé peu de temps après la naissance de sa sœur, « Susan ». Plus tard, elle craignait d'être empoisonnée (p. 64) et était préoccupée par la mort (p. 87).

Une discussion a lieu, dès le début, quant à la nécessité ou non d'une analyse complète. La famille vivait en dehors de Londres, ce qui rendait presque impossible la tenue de cinq séances par semaine. Winnicott rappelle aux parents que la plupart des enfants surmontent ce type de peurs et d'états difficiles, mais reste ouvert à l'idée de la voir si son état ne s'améliore pas. Alors que l'anxiété de l'enfant s'intensifie, la mère lui dit : « *J'ai écrit au Dr Winnicott, qui comprend les babacar...* » (p. 7). Gabrielle, en détresse, aurait alors supplié : « *Maman, emmène-moi chez le Dr Winnicott* » (p. 7).

La patiente est alors suivie selon un rythme que Winnicott qualifie de traitement « à la demande ». Cela représente au total 16 séances réparties sur plusieurs années ; elle a 5 ans et 2 mois au moment de la fin du traitement.

Lors de leur première rencontre, Gabrielle parle de l'arrivée de sa petite sœur. Elle ramasse des objets dans la pièce et demande : « *D'où ça vient ?* » Winnicott intervient : « *Et d'où vient le bébé (p. 11) ?* » Il introduit un thème œdipien, en lui demandant s'il lui arrive d'en vouloir à sa maman, étant donné « *qu'elles aiment toutes les deux le même homme* » (p. 12). Winnicott voit dans The Piggie une force du Moi exceptionnelle, aux côtés d'« *éléments de folie, par ex. le babacar* » (p. 17).

Après cette première consultation, la mère écrit pour dire qu'elle a joué joyeusement pendant un certain temps, mais que son état s'est ensuite aggravé – insistant ouvertement sur le fait qu'elle était un bébé et refusant d'être appelée par son propre prénom. L'enjeu, explique Winnicott à ses lecteurs, est de renégocier une relation avec la mère qui permette la haine. Le Piggie reste obsédé par le « *babacar* » et lors de la deuxième consultation, Winnicott « prend un risque », en interprétant : « *C'est de l'intérieur de la mère que vient le bébé.* » Elle semble soulagée et répond : « *Oui, le noir à l'intérieur* » (p. 24).

Lors de la 11e consultation, il propose une explication des mystères de la reproduction, en termes nettement kleinien. « *L'homme est un voleur. Il vole les seins de la mère. Il utilise ensuite ce sein volé comme chose longue – un zizi (wee-wee), qu'il introduit dans le trou à bébé de la fille et c'est là qu'il plante les bébés. Alors il ne se sent pas si mal d'avoir été un voleur* » (p. 142-143).

À une autre occasion, elle lui demande la date de son anniversaire et il répond : « *Et le jour de ma mort (p. 124) ?* », préparant peut-être l'enfant à sa propre mort. Gabrielle invente un jeu avec un rouleau à pâtisserie qui lui permet de se débarrasser de Winnicott - transformant ainsi une peur impuissante en agression ludique. A ce sujet, il souligne ici une vérité essentielle concernant la thérapie avec les enfants. Alors que Mélanie Klein et Anna Freud considéraient le jeu des enfants comme matière à interprétation, il soutenait : « *Il est impossible pour un enfant de cet âge de comprendre le sens d'un jeu s'il n'a pas d'abord eu la possibilité, de jouer et de prendre plaisir à ce jeu... Par principe, l'analyste permet que le plaisir s'établisse avant d'utiliser le contenu du jeu pour une interprétation.* » (p.175)

A la 16ème et dernière consultation, Gabrielle, 5 ans, fait preuve de timidité. Winnicott dit : « *Je sais quand tu es vraiment timide, c'est quand tu veux me dire que tu m'aimes* ». Il remarque : « *Elle a été très positive dans son geste d'assentiment* », ce qui lui laisse l'impression d'une « *fille de 5 ans vraiment naturelle et psychiatriquement normale* » (p. 198).

Dans un épilogue écrit par les parents lorsque Gabrielle a 13 ans, ils déclarent que, malgré des hauts et des bas normaux, elle s'épanouit. Ils citent ses valeurs fortes, son jugement

indépendant et sa sensibilité envers les autres comme étant peut-être liés à l'expérience d'« avoir été profondément comprise » à un moment crucial de sa jeune vie.

Winnicott a présenté ce cas clinique lors d'une conférence internationale, en 1969, au cours de laquelle, il a demandé à un collègue junior de le superviser, et non l'inverse. La publication de celui-ci - rendue possible grâce aux efforts coordonnés de la mère de l'enfant et de Clare Winnicott (femme de celui-ci) - a eu lieu 6 ans après son décès.

The Piggie est un texte qui peut se lire de plusieurs façons. Il s'agit d'un récit clinique, comprenant des notes marginales dans lesquelles Winnicott commente ses propres interventions, ce qui en fait un guide précieux. Il se lit aussi comme une sorte de roman épistolaire, les séances de traitement étant entrecoupées de lettres des parents décrivant les progrès de l'enfant. Lorsqu'on l'interroge, The Piggie dit qu'elle pensait que Winnicott écrivait son autobiographie. En effet, en plus d'être une étude de cas et un roman, le texte fait figure de mémoire, reflétant les dernières années de sa vie de clinicien.

Psychothérapeute pour enfants et spécialiste de Winnicott, Christopher Reeves (2015a, 2015b), ancien directeur de la Fondation Squiggle, dans son examen approfondi de The Piggie, s'interroge sur ce qui peut être considéré comme curatif dans ce cas. Il remet en cause l'efficacité des interprétations « *de perturbations émotionnelles (commotional-commotionnelles)* » kleinienne – définies comme celles qui « ... visent intentionnellement à provoquer une libération de l'anxiété liée au conflit ... » (2015a, p. 162). Il souligne par ailleurs que, comme tous les analystes, Winnicott écoute sélectivement. Par exemple, bien que le Piggie ait peur des trains et du babacar, Winnicott ne poursuit que ce dernier, malgré le fait que le mot « *train* » apparaît trois fois plus souvent que « *babacar* ». Reeves conclut que The Piggie réussit à démontrer que des résultats positifs peuvent être obtenus par un traitement intensif mais pas extensif au sens classique. Cependant, il remet en cause l'idée que The Piggie soit un exemple d'analyse « *à la demande* », comme cela est parfois affirmé. Premièrement, dit Reeves, il n'est pas clair que la demande formulée par un tout-petit puisse être comprise indépendamment du souhait parental. De plus, il y a eu des moments où la demande a été exprimée mais non satisfaite. Gabrielle a dû attendre près de 3 mois pour une séance, alors que ses parents craignaient qu'elle soit au bord de l'effondrement.

Comment les mots nous utilisent

Winnicott était un écrivain talentueux, doté d'un génie particulier pour la compréhension du non-verbal. Cependant, même ses plus fervents admirateurs ont remarqué que le domaine du langage n'était pas suffisamment développé dans ses travaux (par exemple Phillips, 1988). André Green a écrit une phrase célèbre : « *Après Freud, je vois deux auteurs qui ont poussé très loin leur recherche et leur cohérence à partir de deux points de vue assez différents et qui, jusqu'à un certain point convergent. Ces deux auteurs sont Lacan et Winnicott* ». (1987, p.121)

Green, qui s'est allié au Middle Group britannique après s'être détourné de Lacan, s'est pourtant senti obligé d'écrire : « *Je ne suis pas un winnicottien incondtionnel... [U]n analyste qui veut réellement penser la pratique ne peut se dispenser d'une réflexion sur le langage, réflexion qui est absente chez Winnicott* » (1987, p. 124).

Il est vrai que Winnicott a écrit : « *Un mot tel que « self » (soi) en sait naturellement plus que nous ; il se sert de nous et peut nous commander* » (Winnicott, 1960, p. 158). Pourtant, il n'a jamais discuté de ce que des mots comme « self » savent, par exemple, de quelle manière leur histoire, et leurs usages (leurs variations sémantiques) façonnent l'expérience subjective. Cela contraste fortement avec les œuvres complètes de Freud où, comme le souligne Jacques Lacan : « *... une page sur trois nous présente des références philologiques* » (2006, p. 424). La découverte freudienne du jeu de mots incessant de l'inconscient a été utilisée par Lacan (2006) pour formuler sa propre théorie du signifiant.

Dans l'œuvre de Winnicott, il y a très peu d'exemples où il s'arrête pour attirer l'attention sur le choix de mots d'un patient ou pour souligner un double sens. Le patient adulte décrit dans son étude de cas, « Holding and Interpretation » est simplement désigné « *le patient* » sans même un pseudonyme ou une initiale. (Ce qui contraste avec le soin que Freud mettait à nommer ses patients, par exemple « Dora » et « l'homme aux rats (Ratman) » ou de Lacan nommant sa première patiente « Aimée ».)

Winnicott indique dans l'introduction du livre que le surnom de « *Piggle* » « est un terme courant d'affection pour un enfant » (p. 1). Dans les premières séances, il utilise ce surnom, mais à la 6e consultation, alors qu'elle a 2 ans et 10 mois, il remarque : « *Cette fois, je savais que je devais dire « Gabrielle », pas « Piggle »* » (p. 77). Il ne dit pas comment il a su ni pourquoi il n'a pas demandé à l'enfant sa préférence.

Lors de la 10e consultation, le Piggle, absorbé par le jeu, réfléchit à haute voix : « *Ma sœur s'appelle Nathalie Susan ; c'est italien. Je suis Deborah Gabrielle* » (p. 123). Une fois de plus, l'analyste ne s'en préoccupe pas – beaucoup plus intéressé à fournir des mots sur des gestes non-verbaux. Un exemple typique est celui de la 6ème consultation où elle montre ses pieds nus : « *Tu me montres de gros seins* » (p. 81).

L'autre catégorie que certains thérapeutes contemporains pourraient considérer comme sous-développée dans ce cas a trait à l'identification projective et à la transmission transgénérationnelle du traumatisme, abordées plus loin.

Pas de thérapie familiale – pas de travail au cas par cas (casework) – psychanalyse partagée

Les notes de Winnicott sur The Piggle incluent celles-ci :

Partagez le matériel avec les parents. Ce n'est pas de la thérapie familiale – pas du travail social mais une psychanalyse partagée (shared). Aucune rupture de confidentialité de leur part et pas interférence.

Il n'est pas certain que Winnicott ait réfléchi à la « *psychanalyse partagée* » avant ce moment, mais de toute évidence, une telle chose n'est envisageable qu'avec de jeunes enfants. (Rappelez-vous le célèbre cas d'Elisabeth von R. dans lequel Freud a « *partagé* » avec la mère du patient la raison des douleurs hystériques de sa fille, exaspérant Elisabeth qui mis fin au traitement - Breuer et Freud, 1895, (p. 160).

Winnicott ressentait, dans ce cas, le besoin d'échanger des informations afin de pouvoir orienter deux parents très inquiets. Il y a des indices, mais aucune discussion approfondie sur la manière dont il concevait la pathologie elle-même comme « *partagée* » (écrit en français).

De nombreux analystes de la seconde moitié du XXe siècle insistent précisément sur une perspective de pathologie partagée. Ils ont utilisé le travail de Klein, Bion et Winnicott pour discuter de la manière dont les enfants retiennent, non seulement les préoccupations conscientes de leurs parents, mais aussi leurs affects clivés – et leur maladie (Skynner, 1976 ; Sander, 1978 ; Box et al., 1981). ; (Scharff et Scharff, 1987). Ceci est préfiguré dans « La psychologie de groupe et l'analyse du moi » de Freud (1921) où, en posant une « *psyché de groupe* », il explore le phénomène du bouc émissaire. La famille, étant un cas particulier de groupe, peut être considérée comme manifestant une « *psyché familiale* ». Winnicott a compris qu'un membre, souvent un enfant mais pas toujours, peut contenir des angoisses - névrotiques ou psychotiques - pour l'ensemble. Cependant, l'intérêt semble croître autour de l'idée que les enfants peuvent être, à leur insu, les réceptacles non seulement de la pathologie des parents et des frères et sœurs, mais aussi de celle des grands-parents et des ancêtres, de ce qu'on appelle « *la transmission transgénérationnelle de la psychopathologie* ». (Volkan et al., 2002 ; Faimberg, 2005 ; Davoine, 2007)

Winnicott n'a pas manifesté d'intérêt pour une perspective tri-générationnelle, avec ses patients enfants ou adultes. Par exemple, les entretiens avec ses anciennes analysantes, Marion Milner et Enid Balint ont révélé qu'il avait exploré du matériel sur leurs parents, mais pas sur leurs grands-parents (Luepnitz, 1990, 1992). Contrairement à Klein, Winnicott croyait fermement à l'importance de recueillir l'histoire développementale de l'enfant, et des indices disséminés dans le texte de *The Piggie* suggèrent la contribution inconsciente des parents au problème de l'enfant.

Par exemple, la mère, dans sa première lettre à Winnicott, reconnaît la portée de la dynamique familiale lorsqu'elle écrit à propos du Piggie : « *Elle a eu une petite sœur à l'âge de 21 mois, ce que j'ai considéré beaucoup trop tôt pour elle. Et cette anxiété (et je pense aussi la nôtre) à ce sujet a semblé provoquer un grand changement en elle* » (p. 6). Winnicott précise dans sa note de bas de page : « *Je n'ai su que bien plus tard que la mère elle-même avait vécu la naissance d'un frère ou d'une sœur à ce même âge* » (p. 6).

Dans une lettre envoyée après la première consultation, la mère écrit : « *Je pense que vous aviez raison de dire que nous avons été trop « intellectuels » dans notre manière de comprendre sa détresse. Nous nous sentions très impliqués et coupables de ne pas avoir pris nos dispositions pour ne pas avoir un autre bébé si tôt et, d'une certaine manière ses supplications désespérées chaque nuit - « Parlez-moi du babacar » - nous faisaient nous sentir obligés de dire quelque chose de significatif (p. 20).* »

Après la troisième consultation, la mère écrit à Winnicott pour lui dire qu'ils, les parents, sentent que l'enfant régresse et pourraient avoir besoin d'une analyse complète.

Winnicott n'est toujours pas convaincu, et après la 6e consultation en fait la remarque au lecteur : « *... J'ai senti que ces parents avaient une raison particulière de ne pas s'appuyer sur le processus de développement, qui dans le cas de cet enfant, aurait pu lui permettre de s'en sortir en dehors de tout traitement* » (p. 86).

À l'âge de 4 ans, Gabrielle, au soulagement de tous, semble avoir repris son développement. La mère écrit à Winnicott après la 12e consultation : « *Je voudrais vous dire – bien que vous le sachiez peut-être déjà – combien le fait de vous écrire m'a aidé ; d'une certaine manière cela m'a permis de donner une forme à mes perplexités et à mes craintes, en sachant qu'elles seraient reçues avec une grande compréhension ; et avec le sentiment d'être en relation avec vous. Je suis certaine que tout cela m'a aidé à surmonter nos angoisses concernant Gabrielle et à retrouver notre juste relation avec elle* » (p. 161).

De nombreux thérapeutes qui trouvent Winnicott extrêmement utile ont néanmoins ressenti le besoin de regarder au-delà de son cadre bigénérationnel. Certains parviennent à une perspective multigénérationnelle grâce aux travaux de thérapeutes familiaux tels que Murray Bowen (1978) et Boszormenyi-Nagy et Spark (1976) qui parlent « *d'héritages familiaux* » et « *d'affaires inachevées* » – bien que leur compréhension de l'inconscient ne soit jamais clairement définie. D'autres font remarquer que Freud lui-même faisait souvent allusion aux grands-parents, et qu'il aurait supposé que ses lecteurs connussent toute l'histoire d'Œdipe, dont le père, Laïos, fils de Labdacos, avait déjà déclenché la tragédie en enlevant un jeune garçon. D'autres encore se réfèrent au travail de Jacques Lacan, en particulier à ses séminaires sur « Le transfert » (Lacan, 1991) et sur « L'éthique de la psychanalyse » (Lacan, 1992) dans lesquels il introduit le terme : family ate (ἄτη) un mot grec que l'on pourrait traduire par « *la folie* » ou « *la malédiction familiale* ». L'analyste peut se servir des séances préliminaires - avant que le patient ne s'allonge sur le divan - pour interroger l'histoire familiale sur deux générations ou plus.

Un petit nombre restreint, mais croissant, d'analystes tentent de mettre le travail de Lacan en rapport, de manière provocatrice avec celui de Winnicott (Ireland, 2003 ; Kirshner, 2011 ; Luepnitz, 2009, 2017 ; Bernstein, 2011 ; Vanier et Vanier, 2010). Ces auteurs varient considérablement dans leur méthode et leurs objectifs lorsqu'ils mobilisent à la fois Winnicott et Lacan. Certains explorent les comparaisons et contrastes entre eux pour des raisons purement heuristiques, décourageant toute tentative de les conjuguer dans la pratique clinique. D'autres

considèrent les deux théories comme étant supplétives voire complémentaires. Ireland (2003) décrit son propre travail comme un « *jeu de gribouillis (squiggle game)* » entre ces deux grandes traditions. Tous n'accepteront probablement pas le terme proposé par l'auteure « *New Middle Group* » pour désigner ceux qui travaillent, d'une manière ou d'une autre, avec Lacan et Winnicott. (Luepnitz, 2017).

Comment le Piggle en est venu à révéler son identité à l'auteur

Au printemps 2015, j'ai écrit à une thérapeute à Londres, la félicitant pour un excellent article sur le travail psychanalytique avec des sans-abri et d'autres adultes socialement exclus. Je lui ai parlé d'IFA (Insight For All), mon groupe d'analystes qui travaille avec les sans-abris et les anciens sans-abris à Philadelphie (Luepnitz, 2015). Elle a ensuite lu mes articles, notamment : « Penser dans l'espace entre Winnicott et Lacan » (Luepnitz, 2009). Cet article contenait la description d'une patiente qui avait été prénommée en mémoire d'une victime de l'Holocauste, mais dont la famille ne parvenait pas à l'appeler par ce prénom. Les questions liées au prénom ainsi que l'exploration de trois générations, et non seulement deux, ont été essentielles dans le processus de guérison de cette patiente souffrant de dépression chronique.

Dans une lettre datée du 11 juillet 2015, la thérapeute londonienne en question m'écrivit pour me dire qu'elle appréciait ce qu'elle appelait le « dialogue Winnicott/Lacan » de l'article, et ajouta : « *J'espère que vous ne m'en voudrez pas si j'ajoute une petite association personnelle à votre réflexion sur le « prénom donné » et sur le manque d'attention à l'histoire dans la tradition du Middle group. J'ai été une enfant patiente de Winnicott surnommé « The Piggle ». Ma famille maternelle était composée de réfugiés - des Tchèques germanophones. Les origines de ma mère auraient pu être évidentes pour Winnicott car elle conservait un très fort accent « étranger », tout en s'exprimant admirablement en anglais. Malgré la réserve britannique, les gens lui demandaient souvent (ou à ses enfants) d'où elle venait. Comme vous le dites, il semble que Winnicott ait contenu sa curiosité à ce sujet. J'étais la première enfant de ma génération post-Holocauste. « Gabrielle » est mon deuxième prénom. Esther – mon prénom usuel – porte l'histoire juive et le traumatisme de la famille. Comme vous le décrivez : « Ils lui avaient donné, avec conscience, le prénom « Alvareth » par devoir mais ils ne pouvaient pas le prononcer. Lire ce thème dans votre article a cristallisé de nombreuses réflexions que j'ai eues au fil du temps sur le texte de The Piggle, ma famille, etc. »*

Nous avons continué à correspondre tout au long d'une année et, nous avons convenu de nous rencontrer lors de mon prochain voyage à Londres. Elle m'avait déjà dit qu'elle ne se souvenait pas du traitement, mais avait souligné : « *... J'ai longtemps espéré qu'un jour il puisse y avoir une discussion contemporaine, à la fois solide et bienveillante sur certaines des questions que soulève The Piggle (lettre du 9/16/ 15)* ». Elle a ajouté plus tard : « *... ma famille était en difficulté et a cherché une solution en envoyant un enfant en traitement – mais cela n'a pas résolu tous les*

problèmes » ! (Lettre du 01/11/16). Mon objectif était de découvrir ce qu'elle aimerait que les futurs lecteurs sachent.

Histoire familiale côté maternel

Pour présenter sa mère, décédée en 2010, Gabrielle m'a envoyé l'éloge funèbre qu'elle avait elle-même prononcé. En voici quelques extraits : « Il est impossible de résumer ma mère, mais nous espérons qu'elle s'exprimera à travers les souvenirs que nous avons choisies d'évoquer aujourd'hui...

Friedl est née en République tchèque - sur son acte de naissance, elle est Bedriská – l'équivalent tchèque de Frédérique (Frederika) – surnommée Friedl. Ses premières années furent des temps heureux ; dès l'âge de 4 ans, elle était championne de ski. À 11 ans, elle fut envoyée en pension en Angleterre et - à partir de 1933, elle traversait l'Europe chaque trimestre, accompagnée seulement de son jeune frère Gerry. Dans son école de jeunes filles Anglaises, cela l'amusait de se faire réprimander pour avoir traversé la route menant aux terrains de sport alors qu'elle venait de traverser une Europe terrifiante, changeant de train en Allemagne.

En 1940, elle partit seule à Paris et ramena son frère Tom, de 10 son cadet, en Angleterre. Ils entrèrent avec un faux passeport sur lequel il était inscrit comme étant son fils. Les nazis assassinèrent la majorité des Juifs d'Europe centrale, y compris sa grand-mère Margaritha et sa tante Gerta Esther, qu'elle admirait profondément. Lorsque nous célébrons le temps passé avec elle -et ceux de sa génération- nous devons garder à l'esprit ce que signifiait leur survie.

Pendant la guerre, elle fit du bénévolat dans les abris londoniens auprès des familles victimes des bombardements. Elle fut également veilleuse d'incendies sur les toits de Londres, racontant l'expérience d'avoir marché dans du thé jusqu'aux genoux, lorsque des entrepôts sur les quais furent bombardés. À cette époque, elle étudiait la philosophie à la LSE, qui avait été évacuée à Cambridge.

Elle a quitté Londres pour Oxford lorsqu'elle a épousé un ami de son frère Tom. A ce que j'ai compris [cet homme, mon père] fut le premier membre du collège All Souls (fondé en 1438) à se marier...

À Londres, elle s'est formée comme psychologue d'enfants à la clinique Tavistock. Elle a toujours aimé son travail... Elle a été supervisée par la grande Mélanie Klein... Au sein de la communauté psychanalytique, marquée par les divisions et les querelles internes, elle faisait preuve d'un esprit remarquablement impartial. Elle avait engagé Donald Winnicott, un membre du courant indépendant, pour travailler avec sa petite fille en difficulté (Gabrielle), et la correspondance qu'elle a eue avec lui fait partie du récit publié, intitulé « The Piggie ». Ce travail avec Winnicott a été très important pour elle dans les derniers mois de sa vie... Winnicott a dit : «

Laissez-moi vivre quand je mourrai. » Elle le citait souvent et c'est ainsi qu'elle me paraîtra toujours : intensément vivante, tant dans son corps que dans son esprit...

Rencontre avec Gabrielle

Gabrielle est une femme élancée d'une cinquantaine d'années aux cheveux épais et argentés, et aux yeux sombres et expressifs. Elle a une voix claire et résonnante, un rire chaleureux et généreux et dégage un air de confiance en soi naturelle. Après un dîner durant lequel nous avons parlé de notre travail auprès des sans-abris, nous nous sommes retrouvés chez elle deux jours plus tard. Elle partage son domicile, au sud de Londres, avec son compagnon architecte depuis vingt ans.

Je lui ai demandé quand elle avait lu *The Piggie* pour la première fois.

Gabrielle : J'avais une vingtaine d'années... Je me souviens avoir ressenti un profond décalage ! Comme si cela ne me concernait pas vraiment.

DL : C'est l'histoire d'une petite fille, mais pas de vous ?

G : Oui.

DL : En avez-vous ne serait-ce qu'un éclat de souvenir ?

G : C'est bien formulé : un éclat d'un souvenir. Je me souviens des chaussures... et ...des étagères.

Au cours de l'entretien, elle a reconnu se souvenir d'un moment important du travail, que nous avons abordé plus tard.

Avant de se former comme psychothérapeute, Gabrielle était assistante sociale et, était attirée par la pensée psychanalytique, contrairement à d'autres de sa promotion qui la rejetaient. Elle continue d'utiliser les idées de Winnicott dans sa propre pratique clinique et ne néglige en aucun cas l'idée d'un traitement « *à la demande* », notamment auprès des hommes et les femmes incarcérées ou sans-abri auxquels elle a consacré une grande partie de sa vie professionnelle. « *Mon travail à [l'association caritative pour le logement] m'a laissé le sentiment que se présenter à chaque séance est un signe quelque peu surestimé de la force du moi – et probablement chez les deux participants !* » (Lettre du 15/08/16).

Elle s'inquiète un peu du fait que l'œuvre de Winnicott sombre dans l'oubli auprès de la nouvelle génération et a été heureuse d'apprendre qu'il reste extrêmement populaire aux États-Unis. Les étudiants américains admirent le Winnicott qui s'assoit en tailleur avec le *Piggie* et fait la moue, à sa grande joie : « *Je veux être le seul bébé ! ... Est-ce que je dois être fâchée (p. 29) ?* »

Cependant, ces mêmes jeunes thérapeutes sont souvent rebutés par ses interprétations d'inspiration kleinienne et se demandent comment les enfants peuvent y trouver un sens. Par exemple, lors de la 12e consultation, lorsqu'elle arrache (éventre), avec avidité, le rembourrage d'un chien en peluche, Winnicott interprète ainsi : « *Quand tu m'aimes, cela te donne envie de manger mon zizi (wee-wee) (p.156).* »

J'ai demandé à Gabrielle si elle avait le sentiment que ces interprétations « *commotionnelles* », comme les appelle Reeves (2015a), l'empêchaient de se sentir concernée par l'affaire à la première lecture.

G. Non, je n'ai pas du tout l'impression... J'étais déjà convaincue que les enfants pensent beaucoup au sexe et font des expériences sexuelles. Il m'a donc semblé tout à fait naturel qu'il parle de ces choses. J'entends le terme « sexe » au sens large de : qui suis-je ? Et à qui est-ce que j'appartiens ? Ainsi que : Qui va me manger, et qui vais-je manger ?

Dans une première lettre, Gabrielle m'a clairement indiqué qu'elle avait gardé son identité de patiente de Winnicott quasiment confidentielle. Elle a déclaré que le fait d'être The Piggie lui avait valu une certaine « attention révérencielle » au fil des ans, de la part quelques personnes au courant. Cependant, elle a ajouté que cela lui avait également causé une certaine gêne, car nombre de ses camarades de classe estimaient que les attitudes patriarcales de Winnicott, et le fait qu'il ait fermé les yeux sur la mauvaise conduite de Masud Khan (Hopkins, 2006), rendaient malséant le fait d'avoir été la patiente de cet homme à un moment ou à un autre. Elle a ensuite soulevé une autre source de malaise lié à l'affaire – à laquelle je ne m'attendais pas.

G : Ce qui m'a mise de plus en plus mal à l'aise, c'est quelque chose que personne n'a relevé, à savoir qu'il y a un discours profondément raciste dans tout cela. Je ne pense pas que je voulais dire « noir » au sens racial, mais j'associais [moi en tant que La Piggie] ce mot à tout ce qui était mauvais et effrayant.

Ses parents disent à Winnicott que le Piggie a peur non seulement de la « *maman noire* », mais aussi de devenir noire elle-même et des personnes noires.

Pour les jeunes enfants, l'objet absent est par définition l'objet mauvais/persécuteur, et une pièce sombre (noire) transforme la présence en absence. Gabrielle reconnaît que, dans le psychisme, « *mauvais* » et « *noir* » peuvent se retrouver associés mais en tant que jeune assistante sociale, c'est une source de malaise.

G : Le souvenir que j'ai de la lecture de ce texte dans ma vingtaine est celui de l'inquiétude de savoir si je n'avais pas pris le mauvais sens du mot « noir » dans le discours raciste sur la race au Royaume-Uni dans les années 60. Je me souviens m'être alors dit : C'est bon ! C'est la Reine de la Nuit dans La Flûte enchantée qui est un personnage effrayant. Et nous l'écoutions beaucoup quand j'étais petite !

Un autre facteur culturel important est que les Juifs n'étaient pas considérés comme des blancs mais comme des noirs dans la propagande nazie, comme l'a montré Gilman (1993). Toutes ces associations avec la noirceur raciale sont démenties par la photographie sur la couverture de l'édition Penguin de *The Piggie* (version Anglaise) que la plupart des lecteurs connaissent. On y voit une enfant bien habillée, au teint laiteux, avec de tristes yeux bleus de la taille d'une pièce de dix pence. Gabrielle convient qu'elle ne sait absolument pas qui est cette enfant, ni comment cette photo a été choisie.

J'ai demandé si elle avait d'autres associations avec le mot inventé « *babacar* ».

G Oui. La Baba Yaga. Je pense que cela signifie « sorcière ». Et j'aurais connu la Baba-Yaga à cet âge-là - une sorcière en russe.

La Baba Yaga est une figure centrale du folklore slave. Bien qu'elle puisse être à la fois aidante et entravante, elle se déplace dans un mortier et manie un pilon – ce qui évoque la mère phallique. Cela fait écho à ce moment où *The Piggie* raconte à sa mère, après la 10^e consultation : elle imagine que sa maman a un « long pipi » (wee). Lorsqu'on lui demande d'où sa mère tirerait ce long pipi ? « *Du papa* », répond-elle. Et lui, d'où lui vient-il ? « *De ses étudiants* », répond *The Piggie* (p. 133). Ce passage a amené l'analyste lacanien Éric Laurent (1981) à faire remarquer que cette enfant perspicace semble intuitivement saisir la différence entre le pénis et le phallus – ce dernier n'étant pas une simple donnée biologique, mais un signifiant susceptible de circuler.

Gabrielle a déclaré qu'elle avait souffert au fil des années de - selon sa propre estimation - ne pas avoir accompli le potentiel suggéré par l'enfant profondément sensible et précoce décrite dans le texte. La vraie Gabrielle a fini par rencontrer des difficultés d'apprentissage à l'école primaire, particulièrement en lecture. Ce qui, bien sûr, pourrait être interprété comme une manière de se différencier de deux parents exceptionnellement érudits. Quoiqu'il en soit, il est donc possible qu'elle se soit sentie comme une enfant prodige incapable d'être à la hauteur des attentes projetées sur elle à l'âge adulte. Et cela, malgré un succès exceptionnel sur tous les plans.

Notre entretien s'est concentré sur l'histoire de la famille – le thème qu'elle avait introduit dès sa première lettre. Je lui ai demandé comment sa famille avait réussi à fuir l'Europe de l'Est. (Notez l'emploi du présent dans sa réponse, ci-dessous.)

G : Deux choses ont aidé. Mon grand-père maternel était clairvoyant – et on le prenait pour fou. Il disait « Il faut partir ». De plus, ils étaient très riches. C'est un fait un peu inconfortable, car 90 % des Juifs tchèques ont été exterminés. Cependant, grâce au commerce de la laine, ils avaient des contacts – peut-être même des comptes bancaires ici – ce qui représentait un autre sésame... Mon récit est flou sur ce point parce qu'on n'en parlait pas beaucoup. Et quand c'était évoqué, c'était pour nous convaincre que les nazis étaient mauvais, et que les Britanniques n'avaient pas toujours été aussi compatissants qu'ils aimaient le prétendre.

DL : *On dit que les enfants juifs naissent avec des larmes pour la Shoah. Certaines familles en parlent tous les jours, d'autres rarement.*

G : *Ce n'était pas un tabou. Nous en parlions... [Au] début des années 1930... les cousins de Brno emménageaient dans une nouvelle maison. Ils n'y ont vécu que 5 ans avant de devoir fuir. Personne ne croyait que l'ascension d'Hitler au pouvoir affecterait leur milieu social.*

DL : *Avez-vous dit, à un moment, que la famille avait déménagé en France ?*

G : *Oui, mais très tard – en 1940 – ils ont dû partir précipitamment car Hitler arrivait. Mon grand-père a fait un AVC et est venu en Angleterre, avec ma grand-mère. Ma mère a dû utiliser un passeport falsifié affirmant que son frère, Tom, était son fils pour embarquer sur un navire, qui transportait aussi des soldats anglais venant du front. Lorsqu'elle arrive en Angleterre – Cette histoire est toujours racontée de façon humoristique - elle ne sait pas quoi faire de lui, alors elle l'emmène à son pensionnat de jeunes filles [internat pour filles], et tout le monde s'occupe de lui, et il passe un bon moment.*

DL : *Elle avait 18 ans et lui 8 ans. Racontait-elle cette histoire avec un sentiment de terrible danger ?*

G : *Non, avec humour.*

DL : *OK – maintenant, ils sont en sécurité en Angleterre. Et vos grands-parents sont venus aussi, car vous m'avez écrit que leurs grands caniches avaient pu venir en Écosse. L'un d'eux s'appelait « Bonny » - et non « Bunny » comme le chien est nommé dans *The Piggie*.*

Nous avons discuté de cette erreur par courrier, convenant qu'aucun chien digne de ce nom ne répondrait à « Bunny » !

DL : *Le Piggie fait un rêve où ses quatre grands-parents sont ensemble dans une piscine. Vous vous souvenez ?*

G : *Oh oui ! Ma grand-mère possédait une maison de vacances en France où nous sommes allés – mais les autres grands-parents n'y seraient pas allés, et mon grand-père maternel est mort avant ma naissance.*

DL : *Que savez-vous d'autre sur votre arrière-grand-mère Margarethe et de votre arrière-tante Gerta-Esther ? Savez-vous en quelle année elles sont mortes à Auschwitz ?*

G : *Je ne sais pas. C'est assez important, n'est-ce pas ? Je ne sais pas.*

DL : *Êtes-vous déjà allée à Auschwitz ?*

G : *Non, je n'aurai vraiment pas pu, mais ma sœur y est allée... Ce que je savais à l'époque de The Piggie, c'est que ma grand-mère Alice avait un frère qui a été interné en France, qui a survécu et épousé une femme Hongroise également survivante.*

DL : *Vous êtes-vous toujours considérée comme l'enfant de survivants ?*

G : *Non. C'est venu en vieillissant. J'ai toujours simplement su que mon histoire était un peu différente de celle des autres.*

DL : *Vous avez dit avoir grandi en vous sentant étrangère.*

G : *Oui, ma mère a gardé son accent, et nous avons des manières « étrangères » mais aussi excentriques. A l'école, j'étais mal fagotée et mes chemises blanches allaient à la lessive avec du rose et ressortaient roses.*

Cela a frappé l'auteur comme une autre inquiétude à propos de la blancheur.

L'histoire du père

Le père de Gabrielle est né à Dublin et il a été envoyé en pension en Angleterre à l'âge de 11 ans.

G : *Ses parents étaient des protestants de Dublin ; ma mère les décrivait comme « Anglo-Anglais ». Un des points communs entre mes parents était que chacun avait connu un pays qu'ils avaient perdu. Mon grand-père paternel avait travaillé comme ingénieur sur le grand projet ferroviaire Le Cap-Le-Caire et vivait au Soudan quand c'était encore une colonie Britannique. Évidemment, au moment de la révolution, les travailleurs étrangers ont été évacués, pendant l'enfance de mon père. Ils sont revenus à une vie morose et difficile à Dublin après une vie coloniale privilégiée en Afrique.*

DL : *Son père a-t-il été absent longtemps ?*

G : *Il l'était, ainsi que sa mère mais pour des périodes plus courtes. Il était pris en charge par une tante et était enfant unique en raison de plusieurs fausses couches et de ces séparations.*

DL : *Parlait-il de son enfance ?*

G : *Un peu. Mes grands-parents paternels étaient extrêmement formels et assez embarrassés par nous, les enfants - surtout à cause de notre tendance compulsive à la nudité... Mon père, je pense, s'est éloigné de l'Irlande et sa famille assez tôt. Il a perdu son accent irlandais. À l'époque, il y avait des panneaux disant : « interdit aux chiens, aux Noirs et aux Irlandais ». « No dogs, Blacks or Irish ».*

DL : *Comment ont-ils accueilli votre mère ?*

G : *J'ai eu le sentiment qu'ils la désapprouvaient. Je me souviens que les choses tournaient souvent mal. ... Une fois, à leur arrivée, ma mère a préparé une crème anglaise avec du sel au lieu du sucre ... Il faut savoir que ma mère se décrivait elle-même comme totalement in-*

domestiquée. La maison n'était pas propre, les enfants couverts de boue. Très différent des protestants obsessionnels (anaux) soucieux des convenances (ou du décorum) !

Gabrielle m'avait montré une photo de son grand-père maternel, le jour de son 60e anniversaire, faisant le poirier sous les acclamations de sa famille.

DL : *Vous avez-dit que votre père, comme votre grand-père, était joueur et affectueux avec vous deux ?*

G : *Oui !*

DL : *Tout comme on peut l'imaginer à la lecture de The Piggle où Winnicott note à quel point il a été impressionné par la façon dont votre père vous a laissé grimper sur lui, dans tous les sens....*

DL : *Quand se sont-ils mariés ?*

G : *Je crois en 1958 et lors de leur lune de miel, ils ont eu un accident de voiture en France - mon père s'est cassé le dos. C'est lui qui conduisait mais lentement, heureusement. Il a été plâtré pendant 6 mois.*

DL : *Voilà une façon assez radicale de commenter la rupture d'une tradition de célibat vieille de 500 ans !*

C'était là une sorte d'interprétation un peu sauvage de ma part, et Gabrielle a fait remarquer qu'il ne fallait pas supposer que le célibat était la norme, simplement parce que le mariage ne l'était pas.

DL : *Vos parents racontaient-ils comment ils étaient tombés amoureux ?*

G : *Mon père était l'ami du frère de ma mère, Tom. Un jour, Tom est parti jouer au rugby et a demandé à ma mère de s'occuper de son ami timide, ce qui a mis ma mère furieuse parce qu'elle voulait lire. Elle a dit : « Il peut m'accompagner en promenade, mais moi je lirai mon livre. » C'est ainsi que tout a commencé ! C'était au milieu des années 50. Ma mère avait une trentaine d'années, et lui 12 ans de moins, et était encore immature à cette époque. Il avait été en pensionnat pour garçons dans un collège masculin et je ne sais même pas s'il avait déjà rencontré une femme !*

DL : *Qu'est-ce qui, selon vous, les a attirés l'un vers l'autre ?*

G : *Elle était fascinée par son esprit. Il était instruit tout comme elle. Je pense qu'il a été attiré par sa grande famille d'Europe centrale, très cultivée, très à l'aise.*

Gabrielle a aussi mentionné, en plus du fait que sa mère parlait anglais avec un accent, que son père avait un bégaiement assez marqué — détail qui n'est pas évoqué dans le texte.

Même au XXIème siècle, un mariage entre une femme et un homme de 12 ans son cadet reste inhabituel ; alors dans les années 1950, c'était quasiment impensable. Gabrielle a noté que sa

mère, bien que très belle, avait presque deux fois l'âge des mères de ses camarades de classe. De plus, lorsque ses parents venaient la chercher à l'école, ils la serraient dans leurs bras, tandis que les autres parents – les vrais Anglais – étaient très réservés, même envers leurs propres enfants.

J'ai commenté que, bien que Winnicott soit célèbre pour son concept de « *mère suffisamment bonne* » (good enough mother), il n'a jamais utilisé l'expression de « *père suffisamment bon* » (good enough father). Pourtant, certains étudiants avancent qu'il en propose un exemple dans *The Piggie*. Les deux parents assistent à la première séance, et c'est en fait le père qui accompagne le Piggie lors des séances suivantes. Ayant pratiqué la thérapie familiale pendant de nombreuses années, je sais combien il peut être difficile de convaincre les pères de l'importance de la thérapie et combien leur participation est précieuse. Le père de Gabrielle communiquait également avec Winnicott entre les séances, par des lettres et appels téléphoniques, ce qui révèle un parent pleinement impliqué, profondément préoccupé par les terreurs nocturnes et angoisses diurnes de son enfant. Gabrielle a raconté qu'il écrivait souvent dans le salon, pendant qu'elle et sa sœur jouaient autour de lui et essayaient de lui soutirer quelques morceaux de chocolat. Elle dit s'être sentie aimée à la fois par sa mère et son père, et que malgré leurs excentricités et leurs défauts, elle n'avait aucun grief majeur concernant leur manière d'être parent (ou d'éduquer).

J'ai insisté sur la question d'une éventuelle négligence ou d'un éventuel traumatisme en lien avec un article publié en 1993 sous-titré : « *The Piggie : « La Piggie : une fillette victime d'abus sexuel ? » (« A Sexually Abused Girl ? »)* dans lequel l'auteur soutient que Winnicott était tout simplement aveugle de ce qu'une pauvre enfant maltraitée (abusée) tentait de lui dire (Teurnell, 1993). L'auteur affirme que les symptômes du Piggie étaient disproportionnés par rapport à la seule naissance d'un puiné. Après tout, elle dit à Winnicott que son corps est envahi, dans ses jeux, elle commence à enfoncer des bâtons dans des ouvertures, et se plaint auprès de sa mère que sa « zézette » (wee) lui fait mal. Le Piggie reproche également au Dr Winnicott de ne pas la comprendre, et va jusqu'à dire : « *Je devrais me rendre morte...* » (p. 107). Teurnell remarque qu'il est courant qu'un enfant victime ne révèle pas directement une agression - même à un adulte bienveillant.

« Je sais que les abus sexuels ont un effet explosif sur les enfants – mentalement et corporellement. En conséquence, ils développent des défenses primitives et un fonctionnement altéré : confusion, perte de la perception de la réalité, dépersonnalisation accompagnée d'un déni extrêmement fort... L'agression n'est pas exprimée en mots... C'est comme si cela n'avait pas eu lieu ». (Teurnell, 1993, p. 140)

Teurnell poursuit en invoquant ensuite Fairbairn, qui avait observé qu'un enfant, afin de protéger un bon objet, peut s'identifier au mauvais. Elle soutient que le Piggie fait exactement cela en se qualifiant elle-même de « *mauvaise* » et de « *noire* » et en se griffant le visage. Quant à la résolution apparente des terreurs quasi-psychotiques par le traitement, Teurnell écrit que « *... le traitement pourrait avoir eu un effet cathartique et que la manière plus ou moins indirecte dont Gabrielle a raconté son traumatisme lui a permis de retrouver le sens de la réalité* » (1993, p. 144). Le ton de l'auteur est empreint de compassion pour l'enfant et d'indignation envers Winnicott, qui « *en raison de son contre-transfert* », n'aurait pas pu entendre cette toute petite fille lui dire que son corps avait été l'objet d'une agression réelle.

Une réponse à Teurnell est proposée dans le même numéro de la revue par Jemstadt (1993) qui critique son analyse comme étant « judiciaire et fermé » et argue qu'ayant tiré sa conclusion, elle aurait tout simplement écarté les éléments qui ne correspondaient pas à sa thèse. Teurnell désigne le père comme étant probablement l'auteur des abus, et Jemstadt remarque que le père doit aussi être alors « un traître rusé, capable d'amener Gabrielle aux séances, de correspondre avec Winnicott durant le traitement, et même d'écrire une postface au livre » (p. 148).

Lors de notre correspondance en 2015, Gabrielle écrivit : « *Je suis soulagée que vous mentionniez l'article de Lena Teurnell, car je pense qu'il a rendu le sujet de « The Piggie » plutôt embarrassant pour des auteurs potentiels ultérieurs.... Je ne crois vraiment pas que la spéculation de Teurnell sur les abus soient justes ; je pense que j'en aurais un souvenir ou au moins une impression. Ce qui ne veut pas dire que je n'étais pas une enfant très œdipienne, dévouée à mon père, probablement encline à donner l'impression que nous étions mari et femme, etc., mais ça, c'est différent ! ... J'ai entendu parler de cet article lors d'un séminaire sur la protection de l'enfance lorsque j'étais assistante sociale – considéré comme une preuve de la collusion de la psychanalyse (en général) avec les rapports de forces abusifs (en particulier, les abus d'enfants). A l'époque, il n'y avait pas beaucoup d'affinités entre ces disciplines ! »*

A Londres, nous avons repris la discussion sur cet article.

G : Oui. C'était très regrettable. J'ai eu le sentiment que les gens, après l'avoir lu voulaient juste rester à l'écart de l'affaire The Piggie. ... Chris Reeves disait que les gens ne savaient pas quoi faire à ce sujet et ont cessé de s'intéresser au texte. ...

DL : Êtes-vous en train de dire que Reeves [qui ne cite pas Teurnell dans son propre travail] a affirmé que les gens avaient arrêté de lire The Piggie après lu son article ?

G : Ou avaient cessé d'écrire à son sujet. C'était devenu un sujet gênant à aborder.

DL : Ah – donc elle a vraiment eu un impact !

G : Oui. Elle a eu un impact qui a réduit au silence (effet de silenciation). Ce n'était peut-être pas du tout son intention.

Winnicott, qui a vu des milliers d'enfants au cours de sa longue carrière, ne mentionne jamais un cas d'abus réel ou même soupçonné. Certaines recherches suggèrent qu'environ 20 % de toutes les filles auraient eu, avant la puberté, une expérience sexuelle avec un homme adulte (Herman, 1981). Bien que Winnicott n'ait pas connu ces statistiques, il a forcément rencontré de nombreux enfants ayant été abusés par des membres de la famille ou d'autres personnes.

Alors que Klein considérait le champ de la psychanalyse comme presque entièrement intrapsychique, Winnicott croyait que ce font réellement les parents a un impact. Gabrielle était d'accord avec cela, tout en soulignant cependant que la préoccupation pour les traumatismes ne s'est généralisée qu'après sa mort.

Pourtant même chez Freud, il y a eu une plus grande attention portée à la question de l'abus. Dans « Études sur l'hystérie », il décrit « Katharina », séduite par un oncle – qui se révèle être le père de la patiente (Breuer et Freud, 1895). Bien plus tard, dans le cas de « l'homme aux loups », il propose un autre exemple clé de maltraitance – après avoir admis plus tôt n'avoir jamais

totallement abandonné sa théorie du traumatisme. En somme, critiquer le manque d'attention porté aux traumas de la part du Middle Group n'est pas injustifié. Néanmoins, l'auteur partage l'avis de Gabrielle et de Jemstadt (1993) : soulever des questions plutôt que de tirer des conclusions aurait été plus fécond.

Pour ceux qui voient des traumatismes sexuels partout, rien ne confirme plus la suspicion d'un abus que cette déclaration : « Je n'ai pas été abusé ». Pour les croyants doctrinaires, « Non » signifie « Oui ». Bien sûr, le déni est un problème majeur en tant que défense contre une expérience trop stimulante. Mais d'un autre côté, aucun être humain ne peut prouver l'affirmation : « Je n'ai pas été abusée sexuellement ». Ainsi, il n'est pas impossible que Gabrielle ait été agressée sexuellement dans son enfance, pas nécessairement par un membre de la famille, ni même un adulte. Cependant, en tant que clinicienne ayant 35 ans d'expérience, je peux dire qu'elle ne m'a pas rappelé les femmes que j'ai traitées ayant subi des abus dans leur enfance, car elle n'avait aucune expérience d'automutilations, de troubles alimentaires, de dysfonctionnements sexuels, de toxicomanie ou de tendance suicidaire. En tant que psychothérapeute elle-même, elle a suivi de nombreuses analyses au cours desquelles ces problèmes auraient probablement émergé.

Les personnes capables de persévérer, malgré un viol ou un abus, sont appelées des « survivantes », un terme également utilisé pour désigner ceux qui ont vécu l'Holocauste. William Niederland, qui a forgé le terme « syndrome du survivant » a identifié parmi ses principales manifestations : des peurs de persécutions renouvelées, des troubles du sommeil, des états psychotiques réels ou apparents et des altérations de l'identité (dans Volkan et al., 2002, p. 12). Je voudrais suggérer que Teurnell percevait quelque chose de très réel. La famille du Piggie était imprégnée de traumatismes, notamment l'emprisonnement et le meurtre de la femme dont l'enfant portait le prénom.

Les prénoms du Piggie

La perspective de Lacan (2006) est de nouveau éclairante ici : « Et le sujet, s'il peut apparaître comme l'esclave du langage, est encore davantage l'esclave d'un discours dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre » (p. 414).

De nombreux patients sont surpris par des découvertes obtenues à travers l'exploration de leurs prénoms et de leur nom de famille. (Pour protéger sa vie privée, la discussion du nom de famille n'est pas incluse ici).

DL : *Vos parents vous ont prénommée « Esther », en mémoire d'une parente morte à Auschwitz, mais ils ne parvenaient pas à prononcer ce prénom. ... Une idée de comment ils ont choisi « Gabrielle » ?*

G : *Oui. Je porte le prénom de Gabrielle D'Estrée – la maîtresse d'Henri IV de France. Il y a une peinture osée au Louvre d'une femme tenant le sein d'une autre femme avec un bébé baigné en arrière-plan. Ma mère adorait Henri IV.*

DL : *« Paris vaut bien une messe ! »*

G : *C'est cela !*

DL : *Savez-vous qui elle était ?*

G : *Mère admirait énormément Henri IV. Je ne sais rien d'autre sur sa maîtresse.*

Henri IV a été impliqué dans les sanglantes guerres de religion entre protestants et catholiques en France, jusqu'à son assassinat en 1610. Sa maîtresse bien-aimée, une femme très intelligente nommée Gabrielle D'Estrée, est créditée de l'avoir convaincu de se convertir au catholicisme et de promouvoir la tolérance religieuse. On dit qu'elle l'accompagnait, même enceinte, sur le champ de bataille. Lorsqu'elle mourut en couches à l'âge de 26 ans, il lui accorda des funérailles de reine.

Il est intéressant de noter que la mère de Piggie - contrainte, en tant que juive, de fuir vers un pays majoritairement chrétien - ait prénommé son premier-né d'après une femme célèbre et notoirement catholique. À première vue, ce choix semble effacer toute trace de judéité.

DL : *Ils... n'ont pas pu vous nommer « Esther », mais il est tout de même troublant que vous portiez le nom de Gabrielle D'Estrée. Il semble plausible qu'« Estrée » soit le retour du refoulé de « l'Esther ». Esther est également le nom de la reine biblique qui dû cacher sa judéité à son mari, le roi Perse.*

Gabrielle a semblé intriguée par ce lien et révéla qu'à l'âge de 8 ans, elle avait décidé de se faire appeler « Esther » à l'école. Apparemment, elle restait « Gabrielle » à la maison. Plus tard, je lui ai demandé, par lettre, quand et pourquoi elle avait repris l'usage du prénom « Gabrielle » à l'âge adulte. Elle a répondu : « *Je suis redevenue Gabrielle à la maison comme à l'école quand je suis allée à l'université à 18 ans. Un inconvénient majeur du prénom Esther était la lecture de « Bleak House » de Dickens pour les examens (niveau A) de fin d'études secondaires... L'héroïne principale de ce vaste roman s'appelle Esther [Summerson] qui est un personnage particulièrement fade et vertueux, même pour ce grand trésor national qu'est la misogynie... aller à l'université signifiait intégrer un établissement qui n'avait été réservé qu'aux hommes jusqu'à l'année précédente (il y avait 18 filles pour 250 garçons lorsque j'y suis entrée). Je crois que j'avais besoin de rassembler toute mon identité – familiale et scolaire/féminine et féministe – ainsi que toutes mes ressources !* » (Lettre, 7 juillet 2016)

Et qu'en est-il du surnom sous lequel elle est connue des psychanalystes du monde entier ? Selon l'Oxford English Dictionary, « *piggie* » est une ancienne orthographe de "pickle" (cornichon ou pétrin en Anglais) (situation difficile en anglais). « To be in a piggie/ pickle » signifie être coincé dans une mauvaise situation. Gabrielle elle-même m'a dit qu'elle pensait que cela pouvait refléter la tentative d'un tout-petit de prononcer « *Gabrielle* ». Elle imaginait que c'était cela, combiné avec le surnom de son père.

G : *C'était « Piggy-Dog ».*

DL : *Votre père ?*

G : *Oui.*

Il semble qu'il aimait dessiner des caricatures pour les enfants, et elle fut ravie d'en partager une de ses préférées pendant notre entretien. Enfant, elle l'avait aidé à préparer un dessert pour

lui, et il avait écrit : « *Merci pour ce délicieux gâteau* » accompagné d'un charmant dessin le représentant en cochon, très gros, dévorant le gâteau à grandes bouchées.

Gabrielle se nomme plusieurs fois, pendant le traitement, sous le nom de « Pigma », ce qui rend leurs surnoms très proches.

Il est consternant que Winnicott ait utilisé son vrai prénom, Gabrielle, dans le texte publié.

G : *Je ne sais pas pourquoi il n'a pas changé le prénom. Cela n'a pas beaucoup de sens de l'avoir gardé.*

Avant notre rencontre, Gabrielle avait mis à ma disposition une centaine de lettres et de dessins inédits. Parmi eux, une lettre datée du 17 mars 1967, dans laquelle Winnicott explique aux parents ses raisons de ne pas avoir dissimulé son prénom : « *Mercredi soir, j'ai parlé du « cas » lors de la réunion de la British Psychoanalytical Society... Une chose que j'ai réalisée, c'est que lorsque nous publierons ce matériel, nous devons utiliser d'autres noms... Je n'ai pas pu me résoudre à modifier les noms Piggie et Gabrielle et je l'ai dit à haute voix. Il est surprenant de constater à quel point nos sentiments à l'égard d'un enfant changent lorsque l'on change son nom. Je suis bien sûr attaché à Gabrielle d'une drôle de manière, comment ne pas l'être, puisqu'elle m'a tant donné d'elle-même durant ces séances de traitement ! Ce fut, une expérience très riche pour moi et je perds quelque chose de très important si je change le nom de Gabrielle.* »

Tout thérapeute ayant écrit sur des patients sait combien il est difficile de dissimuler quoi que ce soit à leur sujet. Chaque prénom et surnom, chaque tache de rousseur, épi et zézaïement garde la personne réelle pour nous. D'un autre côté, les normes professionnelles exigent que nous utilisions des pseudonymes pour les personnes dont nous prenons soin. Il convient de souligner, en outre, que, puisque le livre a été publié 6 ans après la mort de Winnicott, sa veuve et la mère du Piggie ont clairement décliné l'option de dissimuler son nom, du moins à ce moment-là. Ont-ils tous été imprudents sur ce point ?

G : « *Quand j'ai lu votre travail, cela m'a faire dire mentalement à Winnicott : « Oui, tu as gardé mon prénom parce que tu t'attaches aux noms, mais tu n'en fais rien. Si c'est essentiel au travail accompli ensemble, alors d'accord garde-le. Mais le garder, juste par sentimentalisme ? »*

Cela semble être le pire des deux solutions. D'un autre côté, la plupart des lecteurs supposeraient sûrement que quel que soit le véritable prénom du Piggie, ce n'était certainement pas « *Gabrielle* ». Certains pourraient même soutenir que cacher son prénom à la vue de tous - comme dans « *La lettre volée de Poe* » - en faisait la meilleure des dissimulations.

Avant notre rencontre en personne, j'avais interrogé Gabrielle à propos de la 10e consultation au cours de laquelle le Piggie, tout en jouant, déclare : « *Je suis Deborah Gabrielle* ». Je lui ai écrit pour lui demander si « *Deborah* » était un autre de ses vrais prénoms, ou s'il s'agissait d'un pseudonyme pour « *Esther* ». Elle a répondu : « *« Deborah » est en effet un pseudonyme pour Esther, et je n'ai aucune idée de la façon dont ce choix a été fait.* »

Cela semble en effet curieux, étant donné que « *Gabrielle* » n'a pas été masquée, tandis que le prénom « *Esther* » – un prénom avec lequel la famille ne l'a jamais appelée - l'a été. En

personne, nous avons discuté du fait que la famille ne pouvait non seulement pas prononcer le prénom de la victime disparue à Auschwitz ; mais ils ne pouvaient même pas l'écrire.

Un élément peut éclaircir ce choix étrange. La période durant laquelle Gabrielle était appelée « *Esther* » à l'école, correspond à la publication de *The Piggie*. Il y avait donc peut-être une raison pratique - en plus des raisons inconscientes - de dissimuler « *Esther* ».

Avant de clore la question des noms, il est important de mettre en lumière un signifiant transférentiel. Masud Khan estimait apparemment que le transfert de Piggie envers son analyste n'était pas très intense (Reeves, 2015a). D'autres lecteurs, au contraire, sont frappés par la rapidité avec laquelle le Piggie semble se mettre au travail et par l'expression au fil du traitement de toute une gamme d'émotions transférentielles, allant de l'amour et de l'envie à une haine cathartique. Comment comprendre ce qui est présenté comme sa propre « *demande* » initiale de le voir ? De toute évidence, elle est tourmentée par un immense sentiment de perte après la naissance de « *Susan* ». Lors de la première consultation, elle tente l'expliquer à son thérapeute. « *J'étais un bébé. J'étais dans un lit de bébé (berceau-cot). Je dormais* » (p. 10).

Et soudain, il y avait un nouveau bébé qui prenait toute la place dans la famille – avec son propre berceau ! Il y a eu une perte qui s'est concentrée autour du berceau. La mère a proposé de voir quelqu'un qui pourrait l'aider à surmonter cette perte. Les enfants savent en jouant que l'on peut soit perdre, soit gagner. Peut-être que ce signifiant a contribué à favoriser le transfert car, ayant perdu son berceau, elle a pu aller à Win-a-cot. En entendant cette suggestion, l'adulte-Piggie a répondu avec un très grand enthousiasme : « *J'aime ça !* »

Écouter Winnicott

Gabrielle n'avait jamais, en tant qu'adulte, entendu la voix de Donald Winnicott. Je lui ai proposé de mettre un CD de sa conférence de la BBC de 1949, intitulée : « Le monde à petites doses ». Bien qu'elle fût ravie de l'entendre, et que son visage s'illumina à mesure qu'elle écoutait, la voix ne lui était pas familière. Elle a réagi avec l'humour qui la caractérise.

G : *Je comprends ce que veulent dire ceux qui disent que sa voix était aiguë. C'est légèrement nasillard. On dirait la reine.*

DL : *Certains disent qu'il avait une voix féminine.*

G : « *Efféminée* », je dirais.

DL : *Vous voulez dire homosexuel ?*

G : ... *Un certain genre d'homosexuel. Quentin Crisp* (Écrivain Britannique gay)

Voix de Winnicott : « *Quand un enfant de 2 ou 3 ans dit : « Je veux voler comme un oiseau », nous ne disons pas : « Les enfants ne volent pas ! » Nous le prenons dans les bras et nous le faisons tourner...* »

DL : *À quoi pensez-vous ?*

G : *Il a une voix de classe supérieure, mais pas de la haute aristocratie ; c'est une voix conversationnelle. Je pensais qu'il serait plus formel.*

DL : *Mais il s'adresse à des mères.*

G : *Peu importe. Si vous pensez aux émissions pendant la guerre : elles étaient condescendantes. Là, il y a un certain degré d'intimité. Ce n'est pas [Ici, elle imite le ton d'un sergent instructeur] : « LE BÉBÉ DOIT ÊTRE TENUE AU-DESSUS DE VOTRE TÊTE POUR AVOIR L'ILLUSION QU'IL PEUT VOLER ! »*

[Énorme éclat de rires.]

Voix de Winnicott : *« La mère réussit non pas parce qu'elle est intelligente - comme les philosophes - mais à cause du dévouement qu'elle éprouve pour son propre bébé. »*

G : [riant franchement] *Oh ce sexisme béant ! Cela me fait immédiatement penser à ma mère qui a étudié la philosophie avant de devenir mère, alors ! ... J'imagine qu'aujourd'hui, il serait moins sexiste.*

Winnicott disait aux femmes de se détendre et de faire confiance à leur instinct.

G : *Oui, il n'est donc pas surprenant qu'il ait imaginé un « traitement à la demande ». « L'allaitement à la demande » était un grand débat quand je suis né, et maintenant c'est l'inverse. Aujourd'hui, on dit : il faut imposer des horaires aux bébés pour pouvoir les mettre à la crèche.*

Winnicott gardait une confiance rousseauiste dans la « nature » - un concept que chaque culture définit selon ses besoins.

G : *Et la politique disparaît complètement, n'est-ce pas ? « AUJOURD'HUI CE QUI EST NATUREL C'EST... »*

[Plus de rires.]

Non seulement sa mère, mais aussi sa grand-mère nourrissaient des ambitions intellectuelles.

G : *Alice avait commencé des études d'architecture, et apparemment, l'histoire dit que mon grand-père qui avait 20 ans de plus et qui venait juste de la connaître, le lui a interdit en disant que cela n'était pas convenable pour une femme, ce qui m'a toujours été raconté sur le ton de l'amusement plutôt que de l'indignation.*

DL : *Votre mère n'a ressenti aucune indignation à ce sujet ?*

G : *Non, le « père bien-aimé » annulait toute forme d'indignation.... Ma mère était implacablement jalouse de son jeune frère pour une autre très bonne raison. S'ils étaient restés en Tchécoslovaquie, il aurait hérité de tout et elle aurait été mariée de force.*

Gabrielle a dit que la rivalité fraternelle de sa mère ne s'exprimait pas dans la peur, comme chez Piggle, mais dans une « méchanceté » exceptionnelle. Pour cela, vers l'âge de 6 ou 7 ans, elle a

été envoyée en consultation chez Anna Freud à Vienne, alors que la famille vivait encore en Tchécoslovaquie.

G : *Mère disait que ce fut une grande déception lorsque Anna Freud a dit qu'il n'y avait rien d'anormal chez elle !*

Gabrielle fut donc la deuxième génération d'enfants de la famille envoyée en analyse – et avec un autre grand nom.

Ayant écouté l'émission de la BBC à la fois avant et après l'entretien, l'auteur qualifierait la voix de Winnicott comme « *respectueuse* » et « *engageante* », mais pas d' « *intime* ». Bien sûr, une seule de nous avait eu l'expérience de s'asseoir par terre et de jouer avec lui. Il semble donc possible que Gabrielle ait perçu cette intimité dans la voix enregistrée à partir de ses souvenirs.

Réflexions supplémentaires sur le traitement

Tous les commentaires sur The Piggie reconnaissent que le traitement avait eu un effet salutaire sur une petite fille potentiellement très perturbée (e.g. Teurnell, 1993 ; Charles, 1999 ; Kahr, 2015 ; Reeves, 2015a, 2015b ; Bürgin, 2016).

Il semblait important de demander à Gabrielle, en personne, ce qu'elle ressentait aujourd'hui pour Winnicott et au sujet de leur travail ensemble.

DL : « *Avez-vous de la tendresse pour Winnicott ?* »

G : « *Oui, je crois. C'est une bonne question. J'ai passé du temps à me demander ce que cette rencontre signifiait pour moi... J'ai grandi en pensant qu'il n'y avait rien qui clochait chez moi, mais quand je me suis replongée dans le texte, je me suis dit que j'avais dû être vraiment perturbée.* »

Ce qui la troublait le plus, c'était sa préoccupation pour la mort – celle de ses parents (p. 87) et aussi la sienne. Sur ce sujet, Gabrielle m'a demandé mon avis.

G : « *Pourquoi pensez-vous qu'un enfant dise : « Je veux me rendre morte ? » »*

Un tel propos peut, bien sûr, être l'expression de la culpabilité œdipienne. Cependant, ceux qui ont soigné des enfants déprimés et suicidaires savent que plus le patient est jeune, plus il est probable qu'il exprime le désir de mort d'un des adultes autour de lui.

DL : *Nous savons d'après le texte que le Piggie cite sa mère disant : « La vie est difficile » (p. 52). Je ne sais pas si vous avez remarqué qu'elle était elle-même déprimée ou du moins extrêmement accablée.*

G : *Eh bien, ce que vous dites renvoie à Esther. Nous aurions dû être morts ! L'intention était d'exterminer la famille – de tuer tous les Juifs, et cela a presque réussi ... Vous pouviez être tiré d'un train et fusillé.*

Reeves (2015a, 2015b) ne fait pas référence à l'histoire familiale, mais il mentionne que Winnicott ignore la peur exprimée par l'enfant à propos des trains. En effet, Winnicott avoue lui-même avoir somnolé et pris des notes « *vagues* » pendant que le Piggie parlait de trains ! (Page 115).

Quelle que soit la cause de la maladie de Gabrielle, elle retrouva la santé dès l'âge de 5 ans et, malgré les difficultés d'apprentissage mentionnées plus tôt, ainsi que les obstacles normaux de la vie quotidienne, elle s'est épanouie en amour, au travail et dans les loisirs.

DL : *Avez-vous le sentiment que ces 16 séances vous ont sauvé ?*

G : [Rires]. *Cela semble un peu ingrat mais non ! Cela appartenait peut-être plus à ma mère qu'à moi.*

DL : *Croyez-vous qu'elle pensait que cela vous avait sauvé ?*

G : *Oui ! Je le crois – oui !*

Un autre aspect de The Piggie l'a émue.

G : *Ce qui m'a frappé – peut-être pas tout de suite mais plus tard – ce n'était pas tant que Winnicott ait eu des conversations profondes avec un enfant, mais qu'une mère ait eu des conversations profondes. Par exemple : « Est-ce que tu m'aimes ? »*

La discussion en question porte sur le « *fait d'aimer* » plutôt que sur « l'amour » en tant que tel, mais elle montre une mère écoutant attentivement, et répondant avec jeu et finesse (p. 49-50). J'ai demandé à Gabrielle de parler de la séance dont elle se souvient :

DL : *Vous souvenez-vous avoir dit au revoir à Winnicott ?*

G : *Non. Je me souviens l'avoir tué avec le rouleau à pâtisserie. J'ai ressenti une certaine culpabilité – ce fantasme de le tuer. Je savais qu'il n'allait pas bien et que je le faisais jouer très fort. J'ai ressenti quelque chose autour du sadisme que cela impliquait.*

Plus tard, à propos du fait d'avoir oublié tant de choses, elle déclara :

G : *Vous avez bien perçue que je suis assez défendue et dissociée.*

DL : *Oui, mais vous avez été émue en parlant de la mort de Winnicott.*

G : *Oui, vous avez remarqué ; il y avait quelque chose là.*

DL : *Que ressentez-vous exactement en ce moment ?*

G : *Beaucoup de tristesse. Vous savez, nous avons parlé de personnes qui partent et de personnes qui meurent, mais c'est vraiment cela qui est triste [elle se met à nouveau à pleurer]. Vous et moi avons récemment perdu nos mères, et je ressens cela profondément... Je crois que Winnicott et ma mère sont très proches ... Peut-être que c'est en lien avec le fait que la thérapie d'un seul membre, d'un petit membre de la famille, était censée tout réparer.*

DL : *Et selon elle, c'était le cas... Votre mère croyait que Winnicott vous avait sauvée – et puis il est parti.*

Pour ajouter au sentiment de perte : ses parents se séparèrent peu après la mort de Winnicott en 1971, puis divorcèrent.

« Dites-moi tout au sujet du babacar » : Ce que le transgénérationnel ajoute à une lecture de The Piggie

L'interprétation du babacar comme représentant l'intérieur de la mère semble pertinente, mais « l'intérieur » de la mère ne se limite pas à son utérus. La psyché de la mère est aussi une part essentielle, mystérieuse et féconde de son intériorité. D'ailleurs, il a été dit que l'inconscient de la mère est l'esprit du bébé.

Si toutes les mères primipares sont anxieuses, une femme de 40 ans donnant naissance à son premier enfant dans un nouveau pays, séparée de ses racines, éprouverait certainement un intense mélange de joie, de soulagement et d'appréhension. De plus, le père du Piggie qui – pour le meilleur et pour le pire – avait aussi quitté un pays, une culture et une tradition religieuse – était enfant unique, après de nombreuses fausses couches. Winnicott (1986) a soutenu ailleurs que les enfants uniques portent une culpabilité inconsciente liés aux bébés ultérieurs que leurs fantasmes de voracité auraient détruits, et que des vraies fausses couches pourraient encore renforcer cette culpabilité. Dans une lettre adressée à Winnicott, le père écrit que le Piggie « *semble souffrir énormément de ce qu'on appelait autrefois un « sentiment du péché » (p. 36) qui pourrait être une projection de sa propre culpabilité inconsciente à l'égard de ces « rivaux » disparus, et d'autres choses laissées derrière lui.* »

La mère du Piggie a éprouvé une violente jalousie à l'égard de son frère cadet, manifestement préféré en tant que garçon. Elle laisse entendre avoir revécu cela à la naissance de « Susan », sa fille cadette. Le Piggie aurait ainsi ravivé chez sa mère ses propres « mauvais objets » ressentis comme persécuteurs et « noirs ».

Ce jeu de dynamiques familiales, somme toute pas si inhabituelles, s'est déployé dans un contexte de fuite face à une persécution réelle, où des fantasmes meurtriers sont devenus réalité à une échelle jusque-là inconnue dans le monde. Les angoisses des parents concernant l'identité de leur premier-né, un enfant juive, se sont révélées dans les jeux de nomination et de dénomination : Esther, Gabrielle (c'est-à-dire pas-Esther), Estrée, etc.

Tout cela suggère ce que Gabrielle, à 2 ans et demi, portait en elle lorsqu'est entrée dans le cabinet de Winnicott. Malgré son très jeune âge, Piggie – libérée de l'accent prononcé de sa mère en anglais ou du bégaiement de son père – devient la porte-parole de l'indicible préhistoire de la famille. À travers le processus thérapeutique, elle commence à se différencier et constituer son propre esprit (se forger son propre esprit). Pourquoi les parents eux-mêmes n'ont-ils pas pu l'aider à s'individualiser ?

Selon la pensée traditionnelle, c'est le père – ou un autre adulte – qui aide là la séparation mère-enfant. Lacan (2006) a inventé l'expression évocatrice : « le nom du père » (le non et le nom du père) qui vient instaurer la coupure nécessaire avec la jouissance complète entre l'enfant et la mère. La mère de Piggie la décrit comme « collante », mais accepte pourtant de donner le sein –

alors même que l'enfant est sevrée - à presque 4 ans. À la lecture de leurs conversations, il est difficile de ne pas entendre combien elles se cramponnaient l'une à l'autre.

La mère est capable de percevoir Winnicott comme l'expert, le bon père, celui qui sait. Pourquoi cette figure était-elle si cruciale ? Peut-être parce que son mari était de 12 ans son cadet et aurait pu inconsciemment tomber dans la catégorie de frère cadet dans son psychisme. Il était d'ailleurs l'ami de son jeune frère, Tom - celui avec qui elle avait fui, munie d'un faux passeport les présentant comme mère et fils. Un soir, la Piggie déclare de manière inattendue : « *Je ne sais pas qui est l'oncle Tom et qui est papa* » (p. 62). Peut-être s'agit-il d'une confusion partagée (« *partagé* » est écrit en français).

Il est possible que la seule façon de remercier un analyste aussi salvateur soit de contribuer à l'immortaliser à travers l'écriture. Les lettres inédites montrent que la mère de Gabrielle n'a pas seulement coopéré à la préparation du texte, mais en a été le moteur.

Selon Gabrielle, alors que sa mère était mourante, les médecins ont annoncé qu'il n'y avait plus d'intervention médicale possible. Friedl demanda : « Je suppose que le Dr Winnicott n'est plus encore en vie » ? Il semblerait qu'il soit devenu un contrepoint à la figure diabolique titanesque qu'elle avait fuie, Adolf Hitler. Cependant, Winnicott était aussi celui qui, tout en respectant les pères, était enclin à se moquer souvent des figures d'autorité paternelle/phallique, comme illustré dans l'anecdote d'ouverture, où il prend le parti de l'enfant.

Sur le plan historique, certains diront que, bien que des millions d'enfants aient été (et soient encore) les filles et les fils de réfugiés politiques, chaque psychisme infantile est unique. Beaucoup d'enfants ont eu des terreurs nocturnes, mais le babacar était à elle seule. Bion (1967) aspirait à écouter le patient « sans mémoire ni désir ». Pour défendre cette position, j'ajouterais que tous les analystes – qu'ils travaillent avec des adultes ou des enfants – risquent de déformer la vérité d'un patient en lui donnant trop de sens. (C'est pourquoi l'auteur de ce texte a choisi de ne pas corriger les contradictions subtiles - ou de combler les lacunes de l'entretien.)

D'autres cliniciens pensent que le traitement psychanalytique commence par l'histoire. Freud, ainsi que la plupart des freudiens contemporains entrent dans cette catégorie. Un bon exemple vient de la préface d'Ira Brenner dans « *Le Troisième Reich dans l'inconscient* ». Brenner y décrit un patient qui « provoquait sans cesse et échappait de justesse à des ennuis avec la loi jusqu'à finalement être emprisonné à l'âge même où son père avait été capturé par la Gestapo... J'ai senti qu'il était impératif d'aider l'analysant à reconstruire en détail l'expérience de l'Holocauste de ses parents ainsi que sa propre vie fantasmatique d'enfant » (2002, p. xiii). Certains qui soutiennent la thèse de Winnicott selon laquelle « *un bébé, ça n'existe pas* », qu'il ne peut exister qu'en tant que membre d'un couple mère-bébé - soutiennent qu'il n'existe pas non plus de « couples mère-bébé » - en dehors d'un cadre social et temporel (Eichenbaum et Orbach, 1983). Les faits généalogiques ne remplacent pas l'attention flottante ni la rêverie analytique. Cependant, l'histoire – telle que racontée par le patient – fait partie de cette rêverie.

Un aspect de la transmission intergénérationnelle difficile à enseigner est précisément la manière dont elle se produit. Comment les angoisses parentales deviennent-elles celles de l'enfant ?

Un aperçu de ce processus est offert à travers la question du chant de la mère. Winnicott commente au lecteur : « *Il y avait une chanson associée à la petite enfance de Piggie, mais quand ses parents l'ont chantée récemment, elle a pleuré amèrement en disant : « Stop. Ne chantez pas cette chanson. » ... La chanson qu'elle n'aimait pas était une chanson d'adieu*

allemande manifestement étroitement liée à la relation intime entre la mère et son bébé. » (p. 13) Dans une note de bas de page, il cite la mère disant : « *Pendant longtemps, elle avait les larmes aux yeux quand quelqu'un fredonnait l'air. Nous lui avons maintenant donné de nouvelles paroles... Parfois, elle l'aime, parfois elle crie « Stop ! » quand quelqu'un le chante* » (p. 13).

Winnicott semble sous-entendre que le Piggie - dont la place a été usurpée par le nouveau bébé - trouve insupportable une chanson qu'elle avait entendue lorsqu'elle était enfant unique.

On peut se demander si quelqu'un ayant fui l'Europe de l'Est dans les années 1930, après avoir renoncé à sa langue maternelle, pouvait chanter cet air sans communiquer un profond chagrin. Il est peut-être exagéré, mais inévitable de se demander si, face à un enfant souffrant de terreurs nocturnes psychotiques, il n'aurait pas été préférable de lui chanter une chanson non-allemande qui ne parle pas de séparation - car un parent effrayé peut inconsciemment transmettre sa peur à l'enfant. (La chanson « *Muss ich denn* » avec le motif « *Must I'll go* » « *Dois-je partir ?* » a été jouée lors des funérailles de sa mère.)

Une caractéristique propre au traumatisme est l'incapacité de faire le deuil, car la survie devient prioritaire. La tâche du deuil est souvent transmise à la génération suivante, et les enfants deviennent « *endeuillés désignées* » (parfois appelées « *bougies du souvenir* »). Les tout-petits n'ont aucun moyen de refuser cette fonction – bien que l'enfant plus perspicace puisse tenter de la renvoyer aux adultes. (« *Pleure, maman... à cause du babacar !* », p. 18).

Il ne s'agit pas de critiquer les parents. On peut se demander ce que cela signifierait que de faire face parfaitement à son histoire liée à la Shoah. Le propos est simplement que, parmi les facteurs de guérison, le fait que Winnicott ait traité les angoisses clivées des parents, stockées dans l'enfant par l'identification projective, pourrait avoir joué un rôle plus important qu'on ne l'a admis. En outre, les lettres non publiées montrent que Winnicott terminait souvent ses courriers à la famille par : « *love, DWW* » ou « *Love to all 4* ». Peut-être qu'en plus de la brillante thérapie analytique par le jeu, un résultat positif a été favorisé par 4 années de lettres d'amour adressés à une famille en souffrance.

Il est facile pour les lecteurs contemporains de dire : « Si cela avait été mon patient, j'aurais fait une thérapie de couple analytique, et laissé l'enfant de 2 ans jouer. » Selon Gabrielle, les deux adultes avaient déjà eu une analyse individuelle (avec quelqu'un d'autre que Winnicott). Néanmoins, aborder directement l'angoisse psychotique, une fois qu'ils étaient devenus eux-mêmes parents, aurait pu être littéralement insupportable.

Il semblait pertinent de se demander si le deuxième analyste de Gabrielle (c'est-à-dire adulte) était arrivé à une conclusion similaire. Apparemment, le sujet n'a pas été abordé. Elle a toutefois mentionné qu'elle avait offert un exemplaire de *The Piggie* à cet analyste en guise d'adieu - confirmant ainsi l'idée de Winnicott et de ses parents que, malgré son rapport incertain à ce texte, elle se sait co-autrice de ce récit captivant et essentiel. Reeves (2015b) soutient, en outre, que Gabrielle a autant influencé Winnicott que l'inverse, soulignant qu'il s'éloigne davantage encore de l'interprétation, insistant dans ses derniers écrits sur le fait que la psychothérapie est avant tout un jeu partagé (*playing together*) entre le thérapeute et le patient. (Voir aussi Anderson, 2014).

Enfin, à propos des noms, il peut être intéressant de noter que, bien que j'ai lu ce cas à maintes reprises, je n'ai pris conscience que l'an dernier du fait que mon prénom et le sien se rencontrent dans le texte : « *Je suis Deborah Gabrielle* ». Cependant, à la lumière de Lacan, nous percevons

combien les lettres et les mots insistent. Ils nous guident nous gouvernent, nous harcèlent et nous envoûtent souvent à notre insu. On ne peut exclure un lien entre l'expérience répétée de voir nos noms juxtaposés et le fait que nous nous soyons finalement rencontrées, dans ce qui semblait être un pur hasard.

Au dîner, nous avons porté un toast au bon sens de nos parents qui nous ont donné des prénoms magnifiques, quoique contestés.

Dans une lettre datée du 24 juillet 2016 – après notre rencontre à Londres – Gabrielle, m'encourageant à écrire sur le cas et sur notre entretien, a ajouté : « *J'aime vraiment le fait que vous et moi nous rencontrions dans le texte [Piggle], Deborah Gabrielle.* »

Nous nous retrouvons à nouveau ici, par écrit, quarante ans plus tard, grâce à notre engagement commun envers les sans-abris.

Une répétition, mais avec une différence

Remerciements

L'autrice remercie Alison Bechdel, Margaret Boyle Spelman, Vera Camden, Murray M. Schwartz, Forbes Morlock — et surtout Gabrielle — pour leurs commentaires sur une première version du texte.

Références :

Anderson J (2014) - How D.W. Winnicott conducted psychoanalysis. *Psychoanal Psychol*31(3) 375-95.

Anderson J (2015) Unpublished interview with Marion Milner, October 1981, cited in : Winnicott's constant search for the life that feels real. In: Boyle, Spelman M, Thomson-Salo F, editors. *The Winnicott tradition : Lines of development*, 19-38. London : Karnac.

Bechdel A (2012) : *Are you my mother ? A comic drama*. N York : Houghton Mifflin.

Bernstein JW (2011). The space of transition between Winnicott and Lacan. In : Kirshner L, editor. *Between Winnicott and Lacan: A clinical engagement*, 119-32. New York : Routledge.

Bion W (1967). Notes on memory and desire. *The Psychoanalytic Forum*2 (3).

Boszormenyi-Nagy I, Spark G (1976). *Invisible loyalties*. New York: Harper and Row.

Bowen M (1978). *Family therapy in clinical practice*. New York: Jason Aronson.

Box S, Copley B, Magagna J, Moustaki E (1981). *Psychotherapy with families : An analytic approach*. London: Routledge & Kegan Paul.

Boyle Spelman M, Thomson-Salo F, editors. (2015). *The Winnicott tradition : Lines of development*. London: Karnac.

Brenner I (2002). Foreword to: Volkan V, Ast G, Greer W, *The Third Reich in the unconscious: Transgenerational transmission and its consequences*, xi-xvii. New York: Brunner/Routledge.

Breuer J, Freud S (1895). *Studies in hysteria*. New York : Basic Books.

Bürgin D (2016). Analysis on demand. *Brit J Psychother*32(3) : 347-58.

Charles M (1999). The Piggle: Confrontations with non-existence in childhood. *Int J Psychoanal*80 (6) :783-95.

Davoine F (2007). The characters of madness in the talking cure. *Psychoanal-Dial*17:627-38.

Eichenbaum L, Orbach S (1983). *Understanding women: A feminist psychoanalytic view*. New York : Basic Books.

Faimberg H (2005). *The telescoping of generations*. London: Routledge.

- Freud S (1921). Group psychology and the analysis of the ego. *SEXVII* : 69-134.
- Gilman S (1993). Freud, race and gender. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- Green A (1987). Interview with Anne Clancier in : Clancier A, Kalmanovitch J, Winnicott and paradox : From birth to creation. Sheridan A, translator. London: Tavistock.
- Herman J (1981). Father-daughter incest. Cambridge, MA: Harvard UP.
- Hopkins L (2006). False self: The life of Masud Khan. New York : Other Press. Ireland M (2003). The art of the subject. New York: Other Press.
- Jemstadt A (1993). A comment on Teurnell's "The Piggie - A sexually abused girl?". *Int Forum Psychoanal*2:145-8.
- Kahr B (2015). Tea with Winnicott. London: Karnac.369
- Kirshner L, editor. (2011). Between Winnicott and Lacan: A clinical engagement. New York : Routledge.
- Lacan J (1991). Le séminaire, Livre VIII. Le transfert, 1960-61. Paris: Seuil.
- Lacan J (1992). The seminar of Jacques Lacan, Book VII. The ethics of psychoanalysis, 1959-60, 1st American edn. New York: Norton.
- Lacan J (2006). The instance of the letter in the unconscious. *Écrits*. Fink B, translator. New York: Norton.
- Laurent E (1981). Lire Gabrielle et Richard à partir du petit Hans. *Quarto*1:3-20.
- Luepnitz D (1990). Unpublished interview with Marion Milner, London.
- Luepnitz D (1992). Unpublished interviews with Charles Rycroft and with Enid Balint, London.
- Luepnitz D (2009). Thinking in the space between Winnicott and Lacan. *Int J Psychoanal*90(5):957-81.
- Luepnitz D (2015). 'Where we start from': Thinking with Winnicott and Lacan about the care of homeless adults. In: Boyle Spelman M, Thomson-Salo F, editors. *The Winnicott tradition: Lines of development*. London: Karnac.
- Luepnitz D (2017). Towards a New Middle Group: Lacan and Winnicott for beginners. In: Charles M, editor. *Introduction to comparative psychoanalysis*. London: Routledge, forthcoming.
- Nussbaum M (2003). Dr. True Self: Review of F. Robert Rodman: Winnicott: Life and work. In: *Philosophical interventions: Reviews: 1986-2011*. Oxford: Oxford UP, 2012.
- Philips A (1988). Winnicott. Cambridge, MA: Harvard UP.
- Reeves C (2015a). Reappraising Winnicott's The Piggie: A critical commentary. Part I. *Brit J Psychother*31(2) :156-90.
- Reeves C (2015b). Reappraising Winnicott's The Piggie: A critical commentary : Part II. *Brit J Psychother*31(3) : 285-97.
- Sander F (1978). Marriage in the family in Freud's writings. *J Amer Acad Psychoanal*6(2):157-74.
- Scharff D, Scharff J (1987). Object relations family therapy. Northvale, NJ: Jason Aronson.
- Skygger ACR (1976). Systems of family and marital psychotherapy. New York : Brunner/Mazel.
- Teurnell L (1993). An alternative reading of Winnicott: The Piggie - A sexually abused girl ? *Int Forum Psychoanal*2:139-44.
- Vanier A, Vanier C (2010). Winnicott avec Lacan. Paris: Hermann Editeurs.
- Volkan V, Ast G, Greer W (2002). The Third Reich in the unconscious : Transgenerational transmission and its consequences. New York: Brunner/Routledge.
- Winnicott DW (1960). Countertransference. In: *The maturational processes and the facilitating environment*. New York: International UP, 1965.
- Winnicott DW (1977). The Piggie: An account of the psychoanalytic treatment of a little girl. London : Penguin Books.
- Winnicott DW (1986). The pill and the moon. In *Home is where we start from*, 195-209. New York : Norton.